

# **Lettre d'un médecin de Paris, a un médecin de Province, sur la maladie des bestiaux.**

## **Publication/Creation**

A Paris : Chez Ch. J. B. Delespine, Imprimeur & Libraire ord. du Roi, ...,  
M.DCC.XLV.

## **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/dd9euywy>

## **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

4.

LETTRE  
D'UN MÉDECIN<sup>7</sup>  
DE PARIS,  
A  
UN MÉDECIN<sup>7</sup>  
DE PROVINCE,  
SUR LA MALADIE  
*des Bestiaux.*



A PARIS,

Chez CH. J. B. DELESPINE, Imprimeur  
& Libraire ord. du Roi, rue S. Jacques,  
à la Victoire & au Palmier.

---

M. DCC. XLV.



risé nos entreprises, vous auriez été plutôt instruit. Mais il en coute beaucoup à l'amour propre, quand on est forcé d'avouer que tous soins ont été presque inutiles, & qu'on a été spectateur d'un incendie sans pouvoir en arrêter le progrès. Comment d'ailleurs réussir ? quelle maladie à combattre ! & que d'obstacles à surmonter ! Vous en allez juger.

La Maladie qui regne depuis quelques années parmi les Bestiaux, est une fièvre maligne, pestilentielle & pourpreuse. Elle a pris naissance en Bohême, pendant que ce Royaume a servi de théâtre à la guerre ; de là elle est passée en Hongrie & en Bavière ; le Tirol, l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, en ont successivement ressenti les cruelles atteintes. La Flandre n'a point été épargnée, & l'on seroit effrayé du nombre pro-



digieux de Bestiaux que toutes ces différentes Provinces ont perdues. Ce n'est que sur les Taureaux, Bœufs, Veaux, & sur-tout sur les Vaches que la Maladie s'est attachée. Bien des raisons ont contribué à multiplier les malades, & à étendre la maladie.

Les rémèdes employés devenans impuissans contre une maladie si violente, & dont les effets étoient si prompts, les propriétaires des Bestiaux ne songerent bien-tôt qu'à diminuer leur perte, & vendirent à vil prix leurs bestiaux, aimant mieux perdre sur le prix que de perdre leurs bêtes; enforte que les animaux qui avoient le mal dans leur sein, l'ont communiqué dans les étables, & le mal s'est répandu avec une rapidité prodigieuse.

Envain les Magistrats ont voulu



prévenir la contagion par les réglemens les plus sages ; l'appas du gain , bien souvent la pauvreté , ont franchi toutes les bornes qu'on vouloit opposer à la Maladie. On ordonnoit que les animaux seroient enterrés avec leur cuir ; mais les payfans qui ne pouvoient être suffisamment observés , écorchoient leurs bêtes , faisoient des amas de cuirs , & les Tanneurs des villes voisines , en les enlevant , semoient la contagion sur tous les lieux de leur route.

Ceux qui ont voulu prévenir le mal se sont adressés aux gens qui passaient pour être plus experts dans la guérison des maladies des bestiaux , & ces gens qui avoient déjà été appelés dans les pais infectés , ont porté la Maladie dans toutes les étables où ils prétendoient porter la santé.



Enfin , les pauvres , qui à la honte de la nation , n'ont d'autre état , d'autre profession que de parcourir les Provinces , pour mandier leur nourriture fans la mériter par leur travail , & auxquels on a coutume de donner l'hospitalité dans les étables , y ont communiqué la Maladie , cette Maladie étant une vraie peste dont la contagion est démontrée par des faits multipliés & incontestables.

Le mal est donc passé de provinces en provinces , & enfin est arrivé jusqu'à notre Capitale. Les approches du Carême , tems pendant lequel il se fait une plus grande consommation de lait , engagerent plusieurs particuliers des Fauxbourgs de Paris , dès la fin de Janvier dernier , & dans tout le mois de Février , à acheter des Vaches. Il se tient tous les huit jours dans la Plaine des Sa-



blons une espèce de foire, où l'on vend des Vaches, & ce fut là que plusieurs particuliers en acheterent. Fort peu de tems après, la mort d'un grand nombre de ces animaux annonça la Maladie. La Police attentive, donna d'abord tous ses soins pour faire enterrer les bêtes mortes, & tint la chose secrète, pour ne point effrayer le peuple sur la nourriture. On consulta les Maréchaux & les experts dans les maladies des Bestiaux; la Maladie néanmoins gagna avec d'autant plus de rapidité, que le voisinage y contribuoit, & que dans les Fauxbourgs d'une aussi grande ville que Paris, les logemens ne peuvent être ni assez grands, ni assez éloignés les uns des autres pour se mettre à l'abri de la contagion.

Les Magistrats apprenans que malgré toutes les précautions de la



Police , la Maladie augmentoit & paroiffoit tout à la fois dans différentes extrémités de Paris , crurent qu'il étoit de leur devoir d'examiner la chose de plus près. On fit alors des aflemblées chez Monsieur le premier Préfident , où Messieurs les gens du Roi , Monsieur le Lieutenant Général de Police , Monsieur le Prévôt des Marchands & Monsieur l'Intendant fe trouverent. On n'oublia rien de ce qui pouvoit faire connoître la nature de la Maladie , & les rémèdes qui lui convenoient. On ne s'en tint pas là. On crut qu'il falloit confulter notre Faculté , & vers le milieu du mois de Mars le Doyen fut mandé. En conféquence des ordres qu'il reçut des Magistrats & des délibérations de la Faculté , il fut accompagné de plusieurs Docteurs qui fe transporterent fur les



lieux mêmes, & dans les étables infectées, où ils furent spectateurs du ravage effrayant que caufoit par tout la Maladie.

Le mal augmentoit de jour en jour, & on ne peut imaginer la quantité de morts & de mourans que nous avions à voir chaque jour. Nous fimes faire plusieurs ouvertures dans les differens départemens où nous avions été envoyés. Par tout, uniformité de découvertes. Inflammation, cangrène, lividité dans les viscères, puanteur effroyable. Les Vaches ouvertes, en suivant d'abord les organes de la digestion, on trouvoit le premier estomach rempli d'une quantité prodigieuse d'alimens, quoique souvent ces animaux eussent été trois, quatre, six, huit jours sans manger. En poursuivant toujours, on trouvoit le *feuillet* rempli d'alimens dur-



cis, & semblables à des mottes à bruler ; les membranes de ce viscère noirâtres, cangrenées & se déchirant aisément. Le dernier estomach, autrement appelé la *Franche-mule*, étoit par tout d'un rouge pourpre semé de taches violettes. On y trouvoit quelquefois du pus ; la membrane intérieure s'enlevoit facilement ; les intestins étoient cangrenés ; dans plusieurs de ces bêtes on remarquoit de taches noires au foie, des hydattides, des marques de cangrène au poulmon, le cerveau enflammé, la ratte & les reins dans l'état ordinaire ; mais dans presque toutes ( l'observation étoit uniforme, ) on trouvoit la vesicule du fiel remplie d'une bile de consistance trop fluide ; la couleur en étoit altérée, elle n'étoit plus de ce verd foncé qui lui est naturel. A l'extérieur on remar-



quoit dans quelques bêtes, vers les mammellons du pis, des taches livides & pourpreuses. Le fondement rendoit un peu de sang noirâtre & cangrené.

Voici maintenant, Monsieur, les signes qui précédoient la mort, & que nous eumes le tems d'observer sur une multitude de bêtes que nous visitâmes avec exactitude tous les jours pendant plus de six semaines.

Quelques jours avant que les Vaches parussent malades, fussent dégoutées, tristes, &c... dans le tems même qu'on les croyoit encore en bonne santé, que le lait fournissoit, nous nous sommes apperçus d'un mouvement de fièvre considérable, enforte que le battement du cœur augmentoit de vivacité & de velocity presque du double.

Dès ce tems il auroit fallu tenir



les animaux à la diète la plus sévère ; mais c'est ce que nous n'avons jamais pu persuader aux propriétaires de ces animaux. Ils nous disoient franchement que leurs bêtes tomberoient malades si on ne leur donnoit toute leur nourriture ordinaire. Vous sçavez en passant , Monsieur , que cette nourriture étoit prodigieuse , & que celles qu'on nourrissoit le plus abondamment ont toujours été les premières prises<sup>2<sup>o</sup></sup>. Il faut encore vous observer que la Maladie a toujours commencé par les vaches nouvellement achetées , & que ce n'a été ordinairement qu'après leur mort que les anciennes tomboient malades. La fièvre ayant pour ainsi dire couvé plusieurs jours , suivant la disposition plus ou moins grande de la bête malade , les accidens suivans se manifestoient tout à coup ; des frissons irréguliers revenant



plusieurs fois le jour ; les yeux rouges & larmoyans , les cornes & les oreilles froides , la tête lourde & pésante ; on leur voyoit couler une bave gluante & épaisse des nazeaux & de la bouche ; le lait diminuoit insensiblement , & au lieu de trois pintes qui étoit la traite ordinaire , on avoit de la peine à en tirer une pinte , quelquefois même une chopine par jour. Ces animaux touffoient frequemment , pouffoient de longs soupirs , étoient dans une tristesse , une langueur , une insensibilité prodigieuses ; dans leurs excremens , on voyoit , les premiers jours de la Maladie , des filets de sang. Les unes avoient un flux de ventre considérable , d'autres ne fientoient qu'avec des tranchées ; on remarquoit un mouvement convulsif de l'épine depuis la tête jusqu'à l'extrémité du dos ; elles ne se foutenoient plus sur



leurs jambes ; elles battoient du flanc ; la respiration devenoit de plus en plus gênée ; en appuyant sur les reins , on sentoit la peau presque séparée de la chair , & on s'appercevoit d'un froissement semblable à celui d'un parchemin sec. Enfin , elles mouroient les unes au bout de huit jours , d'autres au bout de trois , quatre , cinq jours ; j'en ai vu mourir en quatre heures de tems , qui avant n'avoient eu aucuns symptômes de la Maladie , & qui par l'ouverture , en avoient intérieurement tous les accidens , la cangrène du dernier estomach , & les viscères couverts de tâches pourprées.

La Maladie bien connue , bien caractérisée avec tous ses symptômes , les ouvertures annonçant par tout & dans les fauxbourgs les plus éloignés les uns des autres , même Maladie , mêmes symptômes , mêmes accidens ,



mêmes observations ; nous fîmes tous nos efforts pour établir une méthode curatoire. Que d'obstacles ! Que de difficultés ! Deux indications principales se présentoient à remplir. Débarasser les estomachs de la prodigieuse quantité d'alimens dont ils étoient farcis ; prévenir l'inflammation ou en arrêter les progrès, en conséquence prescrire des remèdes convenables & les faire exécuter.

Pour satisfaire aux indications, il falloit la diète la plus austère : & c'est ce que nous n'avons jamais pu obtenir. On auroit dû dès les premiers soupçons de la Maladie retrancher la plus grande partie de la nourriture. Il est certain que ces animaux cessant de ruminer plusieurs jours avant de paroître malades, la fièvre qu'ils ont dès lors énerve l'action de la salive, des sucs digestifs, & ôte aux fibres la  
force



force de contribuer à la digestion en  
 appellant ailleurs les esprits animaux,  
 ou, si l'on veut, la chaleur naturelle.  
 De-là les alimens n'étant pas suffi-  
 samment broyés & préparés, crou-  
 pissent dans le premier estomach. Ne  
 sortant pas du premier estomach,  
 ceux qui font dans le second s'y dur-  
 cissent, s'y échauffent. La bile dé-  
 pouillée de sa qualité favoneuse &  
 de sa consistance ordinaire, n'ayant  
 plus son activité, l'engorgement aug-  
 mente insensiblement, il se fait un  
 étranglement que suit bien-tôt l'in-  
 flammation de la *Franche-mule* ou du  
 troisième estomach, le sang n'étant  
 plus renouvelé par un chyle doux &  
 qui ait toutes les qualités convena-  
 bles, s'allume, l'inflammation gagne  
 tous les viscères, la fièvre devient  
*lippirique*, c'est-à-dire, que les par-  
 ties intérieures brûlent, & les parties



extérieures sont froides. A tant de maux que faire ? Ou plutôt que faisoit le propriétaire d'une étable ? ( Car nous n'avons eu long-tems que le titre de spectateurs, & c'étoit sous nos yeux qu'on essayoit les remèdes de tous ceux qui disoient en avoir. ) Conduit par ses préjugés , persuadé qu'on doit se fortifier dans la Maladie , parceque les forces diminuent , il traitoit ses bêtes , comme il se feroit traité lui-même. Il leur donnoit force vin assaisonné de muscade , canelle , poivre , &c. .... Qu'en arrivoit-il ? Le mal augmentoit & la mort enlevoit bien-tôt tous ses bestiaux.

En vain , faisons-nous observer que l'orviétan , le thériaque , la canelle , la muscade , l'eau-de-vie , la poudre à canon , l'ail & tous les autres cordiaux quels qu'ils soient devenoient nuisibles dans le cas présent ,



il espéroit toujours & se flattoit de réussir en en donnant encore de nouvelles doses. En vain , nous ordonnions la diète , le régime , l'eau blanche réitérée plusieurs fois le jour & un peu tiède pour resoudre les engorgemens & calmer l'inflammation ; si par hazard on nous promettoit de suivre notre conseil , on étoit bien résolu de nous tromper , & la nuit on veilloit les animaux pour les faire manger où boire beaucoup de vin aromatisé. Nous avons vu des gens qui ont dépensé jusqu'à une feuille de vin pour cinq ou six vaches dans fort peu de tems. Nous résolûmes donc d'attendre patiemment que le mauvais succès des remèdes qu'on employoit en fît souhaiter d'autres , & nous apprît à nous-mêmes le chemin qu'il falloit suivre , & que nous fussions les maîtres d'essayer différentes méthodes ,



*indicatio à juvantibus & ledentibus.*

Pour prevenir enfin l'inflammation ou en arrêter les progrès , nous prescrivimes des saignées , & on les réitéra de façon à espérer qu'il ne pouvoit plus rester de germe d'inflammation , fort peu de succès. Nous ne vuidions pas les estomachs. Nous donnâmes de l'huile à grandes doses & des purgatifs réitérés pour accélérer les évacuations des premières voies ; l'inflammation augmentoit , ou du moins les progrès n'en étoient point suspendus. Quelques-uns d'entre-nous ordonnoient des apozèmes , des potions fébrifuges , du quinquina ; nul succès. La fièvre étoit une fièvre pestilentielle , pourpreuse , inflammatoire , & on doit sçavoir par analogie que ce n'est pas dans cette espèce de fièvre que le quinquina réussit. Quelques Medécins employèrent les sudo-



rifiques , le sang de bouquetin , le camphre , la suye de cheminée , on couvroit des vaches de fumier pour les faire suer ; nul succès. En effet , les sueurs en dépouillant le sang ne le laissent que plus disposé à l'inflammation & à la cangrène. La fièvre que l'on appelle *Suette* , en est une preuve suffisante.

De quel côté se tourner ? On imagine , on consulte , on lit les différens Auteurs , enfin la fièvre étant une fièvre maligne qui paroissoit vouloir pousser à la peau , la nature étant accablée par la fureur de la Maladie avant qu'elle ait pu se procurer & mourir des crises , on crut qu'il falloit déterminer à l'extérieur des dépôts , qui pussent devenir dépôts critiques , & détourner la plus grande partie de la matière morbifique. C'étoit imiter la nature. Nous découvrons un levain



morbifique d'une activité fingulière ; dont la contagion portée par l'air , par la transpiration , par les exhalaisons des corps , pénétroit , infectoit , cangrenoit les viscères les plus inacceffibles. Il est vraifemblable que fi nous pouvions ouvrir une porte fuffifante à ce virus malin , détourner de ce côté les esprits , déprifonner l'air renfermé , procurer un dépôt confidérable , l'entretenir bien ouvert , bien fuppurant , nous pourrions alors nous flatter de guérir , fur-tout fi le remède étoit adminiftré de très-bonne heure , avant que la difpofition du fang fût devenue telle que les remèdes feroient inutilement adminiftrés. Nous ordonnâmes de faire des cauterres fous la gorge de ces animaux à l'endroit qu'on appelle *fanon*. Les Payfans appellent cette méthode *herber*. Nous faifions percer devant nous



la peau avec un instrument tranchant. On introduisoit le doigt dans le trou, pour détacher la peau de la chair, & former un espèce de chambre dans laquelle on mettoit un morceau d'el-lebore noir. Pour rendre ce morceau de racine d'ellebore plus actif, nous le roulions dans un *digestif* fait avec le suppuratif & les mouches cantharides, un tiers de cantharides & deux tiers de suppuratif. On peut animer la racine avec de l'orpiment, du sublimé corrosif, ou quelque autre caustique qui ait de la force. Plutôt on déterminera un dépôt, plus le dépôt sera gros, plus il suppurera de tems, & plus sûrement alors on pourra espérer la guérison. S'il arrivoit que le dépôt ne survint pas, si malgré de nouveaux caustiques appliqués il se flétrissoit promptement, nulle espérance de succès. Ensuite on doit en-



entretenir la suppuration avec du saindoux ou du suppuratif ordinaire pendant quinze jours au moins, & on a soin de mettre un seton dans le voisinage pour procurer un écoulement suffisant à la matière du dépôt.

Quelques-uns de nos confrères préféreroient le fer rouge aux caustiques ; & il paroît par leurs observations qu'il réussissoit également. Quoiqu'il en soit, & de quelque façon qu'on procède, un cautere qui détermine un dépôt suivi d'une suppuration abondante & bien soutenue, voilà le seul remède qui nous a réussi ; mais il ne faut pas se flatter qu'il réussisse à toutes les bêtes malades ; il réussit mieux aux bêtes délicates qu'aux bêtes grasses & robustes, aux jeunes qu'aux vieilles, à celles qui sont moins malades qu'à celles qui le sont beaucoup.



On pourroit faire venir de ces dépôts à différentes parties du corps de l'animal malade , & ce seroit le moyen , je crois , d'en tirer plus d'avantage. ( a )

Nous faisons accompagner ce remède d'une seule saignée , d'une grande diète , de la boisson fréquente avec l'eau blanche , pour laisser les estomachs se vider.

Nous avons soin aussi deux fois le jour de faire mettre un baillon aux bêtes malades pendant une heure ou

( a ) Ramazini dans un petit Traité de la Maladie qui regnoit parmi les bœufs en Italie vers 1711 , dit que tous les bœufs avoient peris , excepté un seul à qui on avoit fait un seton au col. *Omnes miserè periere , uno tantum superstite cui in collo factum fuerat setaceum.* Je viens d'apprendre qu'au village de *Bezu-la-Forêt* , Diocèse de Roüen , à deux lieues de Gournay , où étoit la Maladie contagieuse des Bestiaux , on avoit herbé les Vaches par précaution , & que le village avoit été préservé.



deux. Ce baillon est garni d'une toile entortillée, dans laquelle il faut mettre un *masticadour* fait avec le sel, le poivre-long, un peu d'ail & le miel. Par ce moyen la salive peut devenir plus fluide, se rectifier, & contribuer à la digestion. Il faut aussi frotter les narines & le derrière des oreilles plusieurs fois le jour avec du vinaigre aromatique.

Outre ces remèdes, nous ordonnons un parfum dans l'étable, avec les bayes de genièvre, ou les feuilles de romarin, sauge, rüe, absynthe, lavande, thym, &c. séchées & brûlées pour purifier l'air; & il faut le continuer deux fois le jour.

La nourriture doit être fort légère. Un peu d'herbe, de son, de farine de seigle, ou de l'orge moulu, le tout en très-petite dose, & à la sixième partie de la nourriture ordinaire.



Ces animaux ne peuvent guérir qu'en maigrissant , & plus ils sont gras , plus leur guérison est difficile , & leur mort inévitable. Il en est de même des grandes maladies qui arrivent aux hommes.

Les Vaches que nous avons vus guérir , passoient par differens périodes. D'abord leurs yeux n'étoient plus rouges , ne larmoyoit plus ; leur dos se couvroit d'écaillés , leur pis étoit parsemé de boutons ou pustules. Aux environs de leur col , & sur-tout près du dépôt , on voyoit une grande quantité de boutons couverts de croutes qui tomboient au bout de quelques jours. Elles commençoient à se lécher les nazeaux , la peau ; leur poil se raffermissoit , le lait revenoit , la fiente étoit plus ferme , & nous n'en avons point vu qui ayent éprouvé de récidives.



Quelques-unes ont eu des pustules sur la langue qu'il a fallu ratifier jusqu'au vif, & bassiner avec du vinaigre & du sel, mais ce cas étoit malheureusement rare.

On peut toujours tirer un bon pronostic des accidens extérieurs qui surviennent à une fièvre maligne. La peste est dans son déclin & fort bénigne, quand les bubons sont fréquens & bien extérieurs. C'est ce qui nous fait espérer de la bonté de la méthode que nous proposons, parce qu'elle seule nous paroît pouvoir déterminer le levain de la Maladie à sortir extérieurement.

Lu & approuvé ce 28. Juin 1745.

CREBILLON.

---

**V**EU l'approbation du sieur CREBILLON  
 Permis d'imprimer. A Paris le 30  
 Juin, 1745. MARVILLE.







